

A travers les légendes d'Olympie

par Cléanthis Paleologos ©

Introduction: Olympie

«Par la grâce des dieux, des milliers de routes conduisent à moi» (Pindare, Isth:4 A 1)

Par la longue durée de son rayonnement, Olympie et sa vie constituent une étape capitale, non seulement en ce qui concerne l'histoire grecque mais aussi l'histoire spirituelle de l'humanité tout entière. Au cours de son existence, comme ce qui était simple jeu devint combat pour se transformer ensuite en une véritable école capable de forger l'esprit des hommes et de pourvoir à leur éducation, Olympie fut considérée comme le centre du monde hellène. Là se réunissaient, tous les quatre ans, les Grecs libres établis sur les rives florissantes de la Méditerranée ou éparpillés en Europe, en Asie ou en Afrique, depuis les monts du Caucase jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Olympie démontrait ainsi l'origine commune des Grecs puisqu'elle rassemblait nombre d'entre eux, les lançait dans l'action, les éduquait, leur faisait prendre conscience de leur unité nationale et les rendait aptes à maintenir, des siècles durant, la flamme spirituelle qu'elle leur avait transmise.

Olympie, haut-lieu de l'Antiquité, a vu naître sur son sol une des plus grandes idées liturgiques grâce à laquelle les hommes ont communiqué avec le divin et vécu entre eux dans une paisible fraternité et le respect d'eux-mêmes.

Les Jeux Olympiques participaient de l'admiration collective pour la beauté, ils étaient, en quelque sorte, l'expression de l'admiration pour l'homme qui se transcende. Les Grecs luttaient pour le «dépassement de soi», pour le «*philotimos*», un mot qu'aujourd'hui encore, après trois mille ans, notre peuple utilise toujours. A l'écart de tout profit matériel, les jeux

athlétiques mettaient en valeur la supériorité personnelle, la distinction, le désir de vaincre, la fierté héroïque tels que l'entendaient les rhapsodes pour les chanter. Pour une simple couronne, les athlètes n'hésitaient pas à choisir une existence dure, à peine supportable, lourde de difficultés, de sacrifices et d'efforts. Ils savaient qu'après avoir remporté la couronne, ils posséderaient un bien plus précieux que tout l'or du monde: l'honneur, la gloire immense qui rejailliraient sur leur dieux-pénates comme sur leur patrie, leurs ancêtres, leurs parents et leurs enfants. Ce que la couronne leur ôtait en biens matériels, la victoire Olympique le compensait par des gains moraux incommensurables: parce qu'elle avait une signification religieuse et spirituelle, elle faisait du vainqueur un personnage presque sacré, ainsi que nous incitent à le croire les honneurs presque sacramentels réservés aux athlètes couronnés. La foi en des forces supérieures — les Jeux n'étaient-ils pas d'origine divine? — et l'effort humain en toute sa pureté conféraient sa valeur morale à la victoire olympique. Les dons physiques de certains, croyait-on, venaient des dieux, aussi les athlètes se sentaient-ils tenus de renforcer en eux, par leur ardeur sacrée et leurs efforts, le courage qui leur permettrait de parvenir au triomphe, source de bonheur. Ce bonheur, aboutissement de tous les mérites, l'homme ne pouvait y atteindre que grâce à la perfection du corps, la supériorité de l'esprit et la grandeur d'âme. Tels sont les principes de l'idéal olympique qui ont conduit l'humanité à son plus haut point d'évolution. C'est grâce à la pratique de l'idéal athlétique que la petite Grèce de l'antiquité devint un vaste monde sans frontières.

Puis ce fut l'accomplissement des temps: la destinée commande aux événements,

aux idées et aux hommes. Olympie se retire d'un monde qui a changé, d'un monde qui poursuit d'autres idéaux et s'avance sur une route éclairée par une étoile qui brille à l'Orient, une route née de la chaleur de la terre et qui conduit aux miracles du ciel.

Olympie se retira parce qu'il lui fallait obéir à la loi implacable de la biologie, «parce que tout, le corps, la manière d'agir, l'action elle-même se développent selon la loi de nature pour s'épanouir avant d'être frappé par la décadence.»¹

Les hommes virent les marbres se briser, les colonnes s'abattre, les temples et les autels tomber en ruines, et leur cœur se serrait en passant là. Ils disaient: « *Olympie est morte!* »

De fait, l'incomparable beauté d'Olympie, sa grandeur inégalée, la richesse de ses temples, ses monuments de marbre, les statues aux formes presque divines, tout était détruit; les anciens dieux, si humains, étaient bafoués et s'effondraient dans les palais de cristal que les hommes eux-mêmes leur avaient élevés dans les nuages du Mont Olympe. L'ancienne âme grecque s'était consumée dans sa propre flamme, une foi nouvelle gagnait les peuples.

Olympie s'était retirée, elle s'était éteinte mais elle n'était pas morte. Elle n'a jamais pu mourir parce que la grandeur de son enseignement, les idéaux inspirés par les dieux rayonnent encore, elle n'est jamais morte parce que son esprit immortel demeure intact.

A Olympie, l'athlétisme, né d'une magnifique idée, est réellement devenu un style de vie; il a apporté, à son tour, une nouvelle civilisation, celle-là même qui a régénéré sur le monde antique. Et ce monde, à

son tour aussi, a construit le Parthénon, a inscrit la philosophie dans le marbre, a gravé les idées sur des colonnes toujours debout et répandu la lumière de l'idéal olympique grâce aux *porteurs de torches* de l'esprit que sont Socrate, Platon, Sophocle, Aristote, Euripide, Hérodote, Thucydide.

Douze siècles durant, la légende historique d'Olympie se perpétua. Au cours de ces années, puis des siècles, où tous les quatre ans se déroulaient les Jeux Olympiques, les pistes et les terrains virent passer des enfants merveilleux, des adolescents aux corps harmonieux, des hommes aussi beaux que des statues, ceux-là qui bouleversaient la foule pendant les combats. Personnages éphémères, peut-être, mais qui éclataient de grandeur morale—theurs victoires olympiques en témoignent— et qui devinrent immortels. Ainsi pouvons-nous comprendre jusqu'à quelle apothéose étaient élevés les vainqueurs à Olympie. Qu'existait-il de plus splendide que la cérémonie du couronnement de ces vainqueurs? Que l'accueil vibrant qu'ils recevaient dans leurs pays et qui ressemblait à un triomphe? Qu'y a-t-il de plus enivrant que l'érection de leur statue sur l'Altis et dans leurs villes, que les somptueux sacrifices d'action de grâces, que les hymnes composés à leur gloire, péans et dithyrambes, et le dîner au Prytanée et tous les autres honneurs et récompenses?

Ainsi, Olympie enseigna à l'humanité que les Jeux n'étaient pas de simples affrontements physiques ou la démonstration de la force musculaire, mais des actes qui nécessitaient, pour créer la beauté, l'harmonieuse collaboration de l'âme, de l'intelligence et du corps.

Les hommes auront toujours besoin de remonter aux sources de la civilisation pour justifier leurs combats, comme l'ont

¹ Polyvios. Histoire, VI,51, 4.

fait leurs ancêtres avec succès, et pour y trouver encore les espérances du futur. Olympie a brillé plus de douze siècles dans l'Histoire avant de retourner à l'état de mythe dont elle a émergé désormais. Parmi les athlètes célèbres qui ont laissé les traces de leur passage dans la vallée sacrée, parmi les enfants bien bâtis, les adolescents en qui la beauté s'accompagnait de vertu, parmi les hommes glorieux qui remportèrent les Jeux, nous évoquons ceux qui ont fait une impression ineffaçable, les plus illustres. Ces héros, presque des demi-dieux, ont accompli des exploits incroyables ont permis à l'histoire de se surpasser, de devenir légende. Tout ce que j'ai écrit et fait revivre dans ce livre sont des événements réellement survenus dans la vie des athlètes, tels que les témoignages historiques nous les rapportent, témoignages que j'ai eu en mains. Ce sont des faits historiques dont aujourd'hui encore l'homme peut tirer enseignement et bénéfice.

L'esprit athlétique est le plus authentique que cette terre ait engendré et l'immortelle, la divine Olympie, avec son cœur généreux, l'a légué au monde entier.

THEAGENE DE THASOS, LE PANCRATIASTE

C'est le matin: les premiers rayons du soleil viennent juste de percer et commencent à éclairer la terre. Mais pourquoi tant de gens sont-ils rassemblés sur la petite place? Quelque chose de grave a dû certainement se produire. La foule, où dominent les hommes, continue à affluer en

discutant avec animation; les enfants accourent de ci-de-là comme si on les avait appelés au rassemblement. Les nouveaux arrivants se bousculent, tentent de se faufiler, d'atteindre le centre de la petite place pour voir et entendre, pour apprendre ce qui s'est passé, pour découvrir, enfin, ce que regardent en gesticulant les spectateurs massés en cercle.

Nous sommes sur la petite place de Thasos, bordée d'un côté par le large quai de Pierre et de l'autre par une rangée de grands pins. Au centre, se dressait la statue en bronze de Zeus. Habituellement, sur cette placette, se réunit le dème de Thasos et les citoyens tiennent leur assemblée sous le regard protecteur de Zeus, le dispensateur de biens. Grâce à sa protection, Thasos vit heureuse, à l'écart des guerres dévastatrices et des conflits avec ses voisins de Thrace, perpétuellement en lutte les uns contre les autres.

A présent, la confusion augmente et plus personne ne peut se rendre compte de ce qui est arrivé.

Mais voilà qu'une vaste ondulation, semblable à une vague marine, parcourt la foule qui soudain s'étire, recule et se fend pour laisser passer les vénérables archontes accourus en hâte.

Un homme de haute taille, à la barbe épaisse, aux yeux sévères, précède deux ou trois personnages dont les vêtements semblent indiquer qu'ils sont des notables de la petite île de Thasos. Ils parviennent au centre de la place tandis que la foule se regroupe, ferme le cercle. Les spectateurs du premier rang savent ce qui est survenu, quant aux archontes il leur suffit de regarder pour découvrir, à leur tour, la cause de cette agitation.

Le calme revient, la nouvelle se répand dans la foule de bouche en bouche.

Sur l'unique place de Thasos, au centre même de l'Agora, la grande statue en

bronze de Zeus, protecteur de l'île, de Zeus qui veille à tout, a disparu. Le socle est vide, privé du dieu majestueux qui dominait toute l'Agora. Ensuite les chuchotements reprennent, s'enflent en discussions, en clameurs; le brouhaha et la confusion s'installent, les questions pleuvent dru.

— Enfin, qu'est devenue la colossale statue du protecteur de Thasos?

— Qui l'a enlevée de son socle?

— Dans quel dessein?

— Peut-être le Très-Haut, le rassembleur de nuages est-il fâché contre les Thasiens, est-il retourné dans son palais au sommet de l'Olympe?

Tout le monde s'interroge, émet des hypothèses, s'exclame, mais personne n'est capable de dire ce qui s'est réellement passé.

Et soudain, de façon inattendue, le mystère s'éclaircit. Un enfant blond arrive en courant, il agite les bras, crie quelque chose. On lui fait place, il se glisse à travers la foule bouleversée, parvient au centre de la place, s'immobilise devant les archontes et, à bout de souffle, se met à parler à mots hâchés:

— Respectables archontes... je l'ai vu... Le Dieu vénéré ne s'est pas échappé... un enfant l'a enlevé cette nuit... et il l'a emporté dans sa maison...

— Qu'est-ce que tu racontes? Un enfant? dit le doyen des archontes furieux.

— Parfaitement, respectable archonte... Je l'ai vu.

— Mais comment est-ce possible? Un enfant, tout seul!

— Il est fort, archonte de Thasos. Plus fort que le demi-dieu Héraclès.

— Qu'est-ce que tu nous dis là?

L'enfant se tient plein d'assurance devant les archontes, il est évident qu'il dit la vérité

— Suivez-moi pour que je vous montre sa

maison; c'est là que se trouve maintenant notre Zeus en bronze. Théagène, le fils du prêtre Timosthène, a transporté notre Grand Dieu sur ses épaules.

Les archontes, les hommes rassemblés autour d'eux, écoutent cette révélation avec stupeur, ils ont du mal à croire l'enfant. Le chef prend alors la parole:

— En avant, mon enfant, conduis-nous.

Il se tourne vers la foule:

— Vous aussi, citoyens de Thasos, suivez-nous.

Les spectateurs, incrédules devant cette révélation, mais curieux de ce qu'ils vont découvrir, s'ébranlent en une longue procession.

Ils atteignent enfin les dernières maisons, la ville finit là. C'est la campagne, couverte d'arbres, oliviers, amandiers, acacias. L'enfant qui conduit la foule s'arrête devant une maison entourée d'une vaste cour pleine de verdure, et ombragée par un immense noyer. Tout le monde s'arrête, l'archonte s'avance seul. A ce moment la Porte s'ouvre et un enfant apparaît sur le seuil. Une exclamation d'émerveillement jaillit de centaines de bouches et, spontanément, certains reculent d'un pas. L'ouverture semble tout entière envahie par un être d'une stature impressionnante, au visage harmonieux sous d'épais cheveux frisés, aux larges épaules. Le vêtement, qui descend jusqu'à mi-cuisses et s'attache sur une épaule, dégage les muscles bien développés de la poitrine. Les bras sont solides, les jambes semblent d'acier. Ce n'est pourtant qu'un enfant que sa haute taille peut faire passer pour un adolescent. Son visage, à l'expression douce, exprime seulement la crainte que font naître cette foule devant lui, et les archontes en train de l'observer sévèrement.

— Tu es bien Théagène? questionne le doyen d'une voix plus émerveillée que courroucée.



— Oui, archontes... Je suis Théagène, le fils de Timosthène.

— Où as-tu mis la statue de notre Dieu protecteur?

— Je l'ai déposée dans la cour, vénérables archontes.

— Où as-tu trouvé les bœufs? Le char? Comment as-tu réussi à la transporter? Qui t'a aidé? Pourquoi as-tu commis un tel sacrilège?

A cet instant, le père et la mère de Théagène sortent par la grande Porte de la cour. Ils restent silencieux devant les archontes, ne sachant que dire.

Théagène parle hardiment:

— Vénérables archontes, personne ne m'a aidé. J'ai soulevé la statue tout seul, je l'ai détachée de son socle, je l'ai transportée chez moi. Hier, mes amis m'avaient défié quand je leur avais dit que je pouvais soulever la statue et la transporter. Ils se sont moqués de moi, ils ne voulaient pas me croire. A présent le dieu de bronze est mon témoin!

La foule écoute, n'en croyant pas ses oreilles. Comment est-il possible que cet enfant ait pu soulever une statue de cette taille!

Le chef observe cet enfant qui se tient si fièrement devant lui; il admire sa prescience, son expression d'intelligence, le bleu limpide de ses yeux. On dirait qu'il mesure la force, sans limites apparemment, du jeune garçon. Peu à peu sa colère tombe, il se déride.

— Quel âge as-tu, Théagène?

— Neuf ans, m'a dit mon père, vénérable archonte.

Le père intervient alors:

— Honorables archontes de Thasos, je suis le père de Théagène, le prêtre du temple d'Héraclès. Je suis Timosthène, citoyen honnête, respectueux de ma patrie et de ses lois. Mon fils vous a raconté ce qui s'était passé. Ses camarades l'ont

provoqué. Certes, il a commis une faute énorme mais dès que je l'ai su, je lui ai donné une punition.

— Quelle punition estimes-tu suffisante pour châtier un si grand sacrilège?

— Il va l'exécuter sur le champ, vénérables archontes. Celui qui a péché doit réparer le mal qu'il a commis. Théagène va charger le Dieu de bronze sur ses épaules et le replacer, tout seul, sur son socle. C'est peut-être une punition sévère, mais c'est celle qui convient.

Un sourire fugitif éclaire le visage du chef qui lève la main et caresse son épaisse barbe comme s'il voulait cacher un rire prêt à éclater.

— Timosthène, ton fils demeure quand même coupable d'un acte qui exige un châtiment sévère, mais je ne convoquerai pas l'assemblée. Compte tenu de son âge, je le jugerai avec indulgence. J'accepte la punition que tu as choisie. Il faut que Théagène replace, immédiatement et tout seul, notre Dieu-protecteur sur son socle, à l'Agora. De ton côté, viens célébrer un sacrifice avec nous afin que reste bienveillant le visage du maître de l'Olympe, le vainqueur des Titans!

La foule écoute ce verdict dans le plus grand silence. Pétrifiés, les gens attendaient, s'étonnaient. Nul ne parvenait à croire que l'on pût infliger une aussi dure punition à cet enfant. Soudain, un nouveau cri d'admiration jaillit encore de centaines de bouches: de la grande porte de la cour émergeait le Dieu de bronze! La statue gigantesque reposait sur les larges épaules de Théagène! Tout le monde regardait avec étonnement, s'émerveillait. Les pieds de l'enfant foulaient fermement la terre, laissant des empreintes profondes derrière eux, ses jambes se gonflaient à chaque pas. Le garçon avançait lentement, sans chanceler. Derrière lui suivait la foule bourdonnante des Thasiens, en

procession. Ils atteignirent l'Agora. Théagène déposa le Dieu à sa place, s'arrêta pour reprendre souffle, regarda la foule immobile qui l'avait accompagné, pleine d'admiration, rougit et baissa la tête.

Le chef s'avança alors, s'arrêta devant le père qui s'apprêtait à célébrer le sacrifice.

— Ramène ton enfant à la maison, Timosthène. La punition a été exécutée. Tâche seulement d'apprendre à ton fils qu'il ne faut pas céder à ses passions, ni devenir la proie de ses impulsions.

Il se tourna ensuite vers le jeune garçon :
— Et toi, Théagène, doué comme tu l'es par les Dieux, fasse qu'avec leur aide tu rendes notre patrie célèbre en accomplissant des actions d'éclat et que ta statue soit érigée à Olympie-la-Glorieuse, la mère des «Jeux-aux-couronnes-d'or».

Le temps passa. Cet épisode, qui avait bouleversé le calme de l'île boisée, était oublié. Le père avait confié son enfant à un gymnaste qui, assidûment, soigneusement, l'entraînait. Le plus curieux dans cet entraînement, était que ce garçon infatigable n'avait pas besoin d'augmenter ses forces et de développer ses qualités physiques. Au contraire, la tâche de l'entraîneur consistait à canaliser, à apprivoiser cette force sans limites, à discipliner l'ardeur indomptable de Théagène. La vigueur, la robustesse débordaient en lui et faisaient songer à un ruisseau qui, lorsque crève un énorme nuage, s'enfle pour devenir un fleuve impétueux, arrachant tout ce qu'il trouve sur son passage. Le gymnaste lui enseignait comment utiliser intelligemment sa force de Titan, et comment, sans dévoiler de quel acier étaient faits ses muscles, parvenir à ne montrer que la beauté des gestes, toute d'adresse, d'art et de souplesse.

Ainsi, en grandissant, Théagène devint l'un des athlètes les plus célèbres et l'on connaissait son nom par toute la Grèce.

Il fut, pour la première fois, vainqueur au pancrace dès les 75^e Jeux Olympiques, au pugilat aux 76^e et aux 77^e. Il est le premier des grands athlètes à avoir accompli un exploit proche de celui d'Héraclès. En effet, Héraclès avait obtenu deux couronnes à la lutte et au pancrace. Aux 78^e Jeux, Théagène remporta le même jour une double victoire au pugilat et au pancrace. Il triompha trois fois à Pythia, neuf fois à Némée, dix fois aux Jeux de l'Isthme, soit au pugilat soit au pancrace. Il parcourut la Grèce pour participer aux jeux de différentes villes où il s'illustra par de nombreuses victoires. Pausanias raconte qu'il avait, au cours de ses combats, remporté plus de mille quatre cents couronnes¹.

Parfois, lorsqu'il participait à des compétitions qui se déroulaient à Phthie, la patrie d'Achille-au-pied-léger, il ne combattait pas au pugilat ou au pancrace où il excellait, mais à la course du dolichos—5000 mètres—qu'il remportait. Pausanias écrit à ce sujet: «Il me semble qu'il agit ainsi poussé par l'ambition de remporter une victoire à la course dans la propre patrie d'Achille, le plus rapide de tous les héros connus¹.»

Les Thasiens étaient très fiers de Théagène dont la légende s'était déjà emparé et dont les exploits, de bouche en bouche, s'étaient répandus dans tout le pays. Ses compatriotes prétendaient qu'il n'était pas le fils de Timosthène mais du dieu Héraclès dont Timosthène était le prêtre. La mère de Théagène, disait-on, s'était unie au demi-dieu une nuit où il avait pris l'apparence de Timosthène.

La statue de Théagène à Olympie était l'œuvre de Glaukias, un sculpteur célèbre, originaire d'Égine à qui l'on doit de très nombreuses statues d'athlètes. Selon Pausanias qui l'avait vue, la statue repré-

¹ Pausanias, VI, II, 5.

sentant Théagène était dressée sur l'Altis, près de celle des rois, Philippe le fils d'Amintas, Alexandre le fils de Philippe, Seleucas général d'Alexandre et souverain de Syrie, Antigonos, général d'Alexandre père de Démétrius «L'Assiéreur,» etc...

Après la mort de Théagène, les Thasiens lui élevèrent une grande statue dans la ville qu'il avait rendue si célèbre par ses exploits. A propos de cette statue, Pausanias rapporte une curieuse anecdote¹. Un homme, qui du vivant de Théagène était son ennemi parce que, athlète lui aussi, il n'avait jamais réussi à le battre, prit l'habitude de venir chaque nuit fouetter la statue comme s'il se fût agi du pancratiaste en personne. Une nuit où le maniaque flagellait la statue, celle-ci se descella, tomba sur l'homme qu'elle écrasa, mettant ainsi fin à sa honteuse conduite. Les enfants du mort se rendirent au tribunal pour exiger que l'on appliquât la loi relative à ce crime. Les Thasiens, en accord avec les lois de Dracon qui punissaient tous les crimes de bannissement, prirent la statue et la jetèrent à la mer.

Le temps passa. Une grande disette s'abattit sur l'île de Thasos. La sécheresse sévissait partout, les graines ne germaient plus, les fruits tombaient des arbres avant d'être mûrs, la terre ne donnait plus d'herbe, les animaux crevaient, le peuple mourait de faim. Que firent les archontes? Ils envoyèrent une délégation, chargée de cadeaux, à l'oracle de Delphes. Là les hommes prosternés, implorèrent aide et conseils.

— Que faut-il faire pour sauver notre terre de cette famine?

La Pythie rendit son oracle: « Pour apaiser Démeter, vous devez faire revenir tous les exilés sur le sol de leur patrie. » A cette époque, tous ceux qui devaient purger

une peine étaient déportés dans les petites îles des Cyclades. Les archontes prirent donc la décision de les rapatrier. Mais la sécheresse et la famine continuèrent à ravager le pays qui s'appauvissait chaque jour davantage tandis que le peuple endurait les pires souffrances.

On envoya une nouvelle délégation à la sage Pythie, on lui fit savoir qu'on avait suivi ses conseils mais qu'en dépit de cela la colère des Dieux ne s'était point apaisée. Dans l'île, les hommes étaient au désespoir:» Pourquoi les Dieux n'ont-ils pas pitié de nous?»

Alors la Pythie rendit son oracle: «Vous avez oublié celui qui fut un merveilleux athlète, votre grand Théagène qui repose encore sur le sable où vous l'avez jeté!» Tandis que les notables, en grand embarras, se demandaient comment retrouver— et retirer de la mer—la statue de Théagène, quelques pêcheurs partis au large, prirent par hasard la statue dans leurs filets, la remontèrent et la ramenèrent sur la terre ferme.

Les Thasiens, heureux, célébrèrent des sacrifices, replacèrent la statue sur son socle. La sécheresse prit fin et la terrible famine fut jugulée. Depuis lors les habitants de l'île vouèrent un culte à Théagène comme «dieu-guérisseur». Et Pausanias ajoute¹:» On voit des statues de Théagène élevées un peu partout, aussi bien par les Grecs que par les Barbares. Si les hommes l'honorent par la célébration de sacrifices, c'est qu'ils croient qu'il guérit de la fièvre.»

Ainsi, en ces temps bienheureux, les grands athlètes quoique mortels, passaient à la légende et, comme les Dieux, acquéraient alors l'immortalité.

Traduction Catherine Lerouvre.

C.P.

(A suivre)

¹ Pausanias, VI, II, 6-9.

¹ Pausanias VI, II, 9.